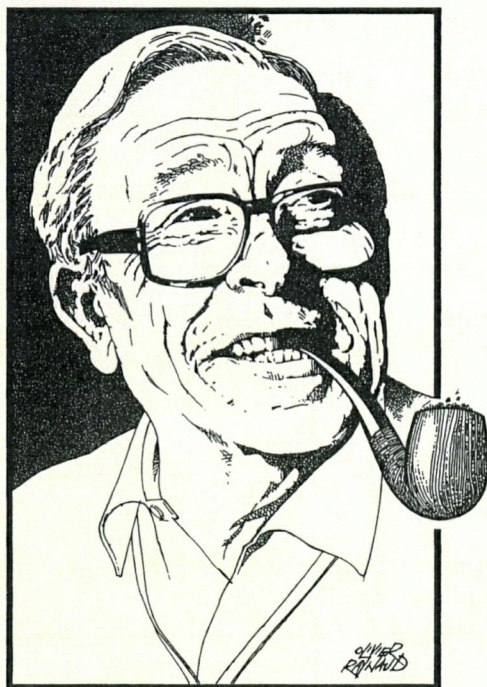


Jacques Faizant

Allez vous rhabiller Rue Panse-Bougre Au Lapin d'Austerlitz

romans



**Allez vous rhabiller
Rue Panse-Bougre
Au Lapin d'Austerlitz**

Jacques Faizant

**Allez vous rhabiller
Rue Panse-Bougre
Au Lapin d'Austerlitz**

Denoël

romans

*En application à la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© Allez vous rhabiller
..., by Calmann-Lévy, Paris
© Rue Panse-Bougre
1957, by Calmann-Lévy, Paris
© Au Lapin d'Austerlitz
1962, by Calmann-Lévy, Paris

ISBN : 2.207.23965.9
B 23965.9

Allez vous rhabiller

1.

Dans lequel il est démontré que les poitrines anglaises et les coutumes espagnoles sont sans influence notable sur le cours d'une destinée bien française.

« ... le client a toujours raison... »

(LOUIS LÉOSPO. Œuvres complètes)

Sous le regard étonné de ma femme, j'ai donné l'autre jour un pourboire à un jeune garçon de restaurant qui avait, maladroitement, renversé un peu de sauce sur mon pantalon. Il avait à peine une quinzaine d'années. De rouge qu'il était, il est devenu cramoisi. Il s'est éclipsé en serrant dans son poing cette récompense insolite, et en calculant déjà peut-être, qu'en renversant le soir même toute la soupière sur mon veston de tweed, il avait quelques chances de pouvoir, enfin, se payer son scooter.

Quand j'avais à peine une quinzaine d'années j'ai, comme jeune garçon de restaurant, renversé un peu de sauce sur le pantalon d'un client qui, voyant ma confusion, m'a glissé cinq francs dans la main, en me gratifiant d'un sourire indulgent.

Je ne possède pas encore très bien mon « sourire indulgent ». Pour le réussir, il faut être un peu plus âgé que je ne le suis, et j'aime bien que les sourires indulgents soient surmontés d'une moustache grise ; mais j'incline à penser que, pour mon jeune gâcheur de costumes, l'effet psychologique a été le même.

Pour moi, à cette époque-là, l'effet fut foudroyant. Dès cette minute, *le client* cessa d'être un ogre intransigeant et susceptible, pour prendre l'allure d'un personnage, après tout assez humain, et qui consentait même à passer l'éponge sur les dégâts que pouvaient causer à sa tenue des réflexes encore enfantins,

et peu appropriés à la manipulation précise d'une *Poularde Demidoff*.

Pour tout dire, ce geste généreux me dopa considérablement pour le restant de la journée. Une fois mon service terminé, je devais laver les verres, et je le fis ce jour-là en chantant, avec une telle fougue, une telle maestria et une telle désinvolture, que le maître d'hôtel m'attrapant par le col de ma veste blanche m'envoya trier les serviettes sales. Celles-ci possèdent sur les verres à pied l'incontestable avantage de ne pas se casser en deux quand elles sont manipulées par un jongleur euphorique sur un rythme de fox-trot. Le fox-trot pourra paraître un peu désuet, je m'en excuse, mais ni le swing ni le be-bop n'étaient inventés à cette époque. Et je pense que c'était heureux, *même* pour les serviettes sales.

En ce temps-là, je l'ai dit, le client avait toujours raison. (J'emploie à dessein la forme du passé, parce que, depuis que je suis devenu client, j'ai l'impression que la formule ne doit plus être tout à la fait la même.) Par principe, je ne discutais jamais les ordres d'un client, même quand ceux-ci me paraissaient relever de la camisole de force.

C'est ainsi que j'apportai, un soir, un magnifique bol d'eau chaude, sur un plateau d'argent, à un hépatique qui m'avait commandé un *Boldo*. J'ignorais, alors, jusqu'à l'existence de cette tisane. Je me rappelle très bien que, devant l'incongruité de cette commande d'après-dîner, j'avais tout de même quêté des prévisions :

— Chaude ou froide ? avais-je demandé respectueusement.

— Chaude ! avait hurlé l'hépatique, bien entendu !

Ce « bien entendu » aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Les clients, même à cette époque-là, ne buaient pas *bien entendu* de l'eau chaude (et pure) après les repas. Mais, rigoureusement fermé à toute initiative, j'étais allé remplir mon bol d'une eau bouillante et cristalline à souhait.

Mon bol d'eau fut très mal accueilli. D'ailleurs, les hépatiques accueillaienent tout très mal. Je n'aimais pas les hépatiques, mais, comme cette saison se passait à Vichy, je n'avais pas un très grand choix.

De jaune, mon bonhomme devint orangé. C'est la façon qu'ont les hépatiques de rougir. Il mit une main sur son foie qui allait éclater d'un instant à l'autre et, haussant encore le ton, il hurla :

— Allez me chercher votre chef !

J'ai pensé, par la suite, qu'il avait voulu dire mon chef de *service*. A la réflexion, je n'en doute pas. Mais je répète qu'on m'avait appris à ne jamais discuter les ordres d'un client, et encore moins d'un client souffrant du foie. J'allai donc, d'un pas inquiet, chercher notre chef de cuisine qui m'accueillit fort mal, en parlant d'un principe bien connu des chefs cuisiniers, qu'il faut crier d'abord et écouter ce que l'on vous dit ensuite.

Fidèle à mon habitude de ne pas me mêler de ce qui ne me regardait pas, je jugeai inutile de lui parler de mon bol d'eau (dont je n'avais d'ailleurs pas encore compris ce qu'il avait de répréhensible). Je lui confiai simplement qu'un client désirait le voir.

Cela le calma un peu, et après avoir, de la paume de sa main copieusement léchée, lissé soigneusement une mèche qu'il avait sur le front et dont il était très fier, il rectifia l'inclinaison de sa toque blanche et gravit devant moi l'escalier qui menait au restaurant. Il était assez content, car il arrivait fréquemment que des clients très importants fissent monter le chef de cuisine pour le complimenter sur la qualité de tel ou tel plat.

Cela explique que mon maître-queux fut amèrement déçu, quand il se trouva en présence d'un énergumène bilieux qui criait en tapant sur la table :

— Un cuisinier maintenant ! Il ne manquait plus qu'un cuisinier ! Qu'est-ce que vous voulez que je f... d'un cuisinier ?...

Il est évident que l'on se demandera ce que peut bien faire d'un cuisinier un monsieur qui en est aux nouilles à l'eau et aux carottes bouillies. Mais, tandis que nous cherchions une réponse intelligente à cette question, notre hépatique réclamait le directeur.

On n'eut aucun besoin d'appeler ce dernier. Les glapissements que poussait notre ami suffirent à le faire arriver. Ils auraient même fait venir les directeurs des hôtels voisins, si ceux-ci avaient su comment dissimuler sur leur physionomie la satisfaction que leur causait cet esclandre. En un clin d'œil, le directeur, la direc-

trice, le sous-directeur, le chef de réception, le portier et deux grooms curieux étaient rassemblés autour de mon bol d'eau chaude, dont la présence sur la table ne facilitait pas les explications du client ulcéré.

— J'ai demandé, criait-il, un boldo, et voilà ce qu'on m'apporte !

Et tous, voyant le bol d'eau sur la table, comprenaient bol d'eau et ne pensaient pas à mal. Leur étonnement était à son comble.

— Peut-être, disait le directeur qui croyait avoir compris, n'était-elle pas assez chaude ?

— Aaaaah ! Aaaaah ! faisait le client en se comprimant les tempes, aaah ! qu'est-ce que c'est que cette gargote ?

— Gargote ? disait le chef (qui se demandait toujours pourquoi on l'avait appelé), gargote ? J'ai travaillé au Ritz et au Négresco, Monsieur, et je ne permettrai pas...

— J'écirai au *Guide Michelin* ! disait l'hépatique.

— Permettez !... protestait le directeur qui tremblait pour ses étoiles et son petit château à deux tourelles.

L'hôtel qui, jusque-là, avait joui de ce calme feutré qui caractérise les hôtels de curistes, se trouva tout à coup empli de ces clameurs, qui partaient de la salle à manger pour grimper jusqu'aux chambres de bonnes par la cage de l'escalier. Il y avait longtemps que les curistes n'avaient pas été à pareille fête. Un petit scandale, qui vient rompre au bon moment la monotonie d'un séjour dans les eaux gazeuses, est toujours accueilli, par les appareils digestifs mélancoliques, avec des borborygmes de satisfaction.

Les plus curieux descendirent de leurs chambres pour venir aux nouvelles. Les plus paresseux restèrent penchés sur la rampe et se mirent à échanger, de palier en palier, des suppositions de leur cru, sur l'origine des éclats de voix. Les hommes penchaient beaucoup en faveur d'une querelle d'ivrognes, car ils étaient bourrés de refoulements sur le chapitre des alcools. Les femmes hésitaient entre une tentative de viol dans le grand salon et l'arrestation d'un voleur de bijoux. Elles avaient, d'une façon générale, très peur des voleurs de bijoux. Assez curieusement, personne ne

pensa une seconde que cette secousse sismique était le fait d'un client à qui on avait servi un bol d'eau chaude.

En bas, dans la salle à manger, le débat avait dévié de son sujet initial comme il arrive fréquemment quand les esprits s'échauffent. Le directeur, le chef de cuisine et le client en étaient arrivés au stade où l'on commence à se jeter à la figure ses états de service armé.

— J'ai fait la guerre, *moi*, monsieur !

Ils avaient tous les trois fait la guerre (la même) et la situation avait pris un tour si bête qu'il n'aurait fallu qu'une seconde de calme pour qu'ils commencent à se raconter leurs souvenirs de salle de police, ou chanter en chœur la *Fille de Nancy*.

Un des clients, descendu en reconnaissance, remonta quatre à quatre porteur d'une explication rationnelle :

— Ce sont trois anciens combattants qui bavardent !

Cela mit en branle deux colonels en congé et un général en retraite, qui descendirent précipitamment se joindre à leurs frères d'armes.

Quand ils arrivèrent dans la salle à manger, le chef de cuisine, dont on avait mis en doute les qualités guerrières, venait de traiter le client d'embusqué. Ce dernier, pour ne pas être en reste, appelait « Sale Boche » le directeur qui était suisse. Tout cela, plus une carafe d'eau qui voltigea au-dessus de leurs têtes, perturba grandement les colonels et le général, qui s'étaient fait une autre idée des retrouvailles entre anciens combattants.

Les sergents de ville arrivèrent juste comme ils commençaient tous les six à se battre. Le général remonta chez lui avec un œil poché et, sous son bras, la toque du chef. Les deux colonels, à qui l'événement avait fait retrouver leurs vingt ans, s'en allèrent prendre une cuite et revinrent, tard dans la nuit, en chantant des choses fortes en couleur. L'hépatique, bien entendu, quitta l'hôtel séance tenante et ne revint jamais.

Moi, tout le monde m'avait oublié, depuis le début de l'histoire.

Mais, n'est-ce pas étonnant, tout ce qui peut arriver avec un bol rempli d'eau claire ?...

... Et quelques personnes de bonne volonté...

« ... va, vient, fait l'empressee... »

(LA FONTAINE, Jean de, 1621-1695)

Je faisais ce métier de garçon de salle, sans enthousiasme excessif, mais avec la satisfaction relative de savoir que je ne l'exercerais pas éternellement. Ma mère voulait me voir un jour directeur d'un grand hôtel, et je devais, avant de trinquer au bar avec l'Aga Khan, avoir suivi toute la filière. « Avant de commander, disait-elle solennellement, il faut savoir obéir ! »

Je regrette vivement de n'avoir pas continué la carrière hôtelière. N'ignorant plus rien de la tisane de boldo, j'aurais fait, je le sens, un directeur d'hôtel sensationnel.

A quatorze ou quinze ans j'étais encore petit pour mon âge, et, s'il faut en croire l'élément maternel de la clientèle de l'hôtel, j'étais mignon comme tout quand je passais au ras des tables, ma tête à la hauteur de la salière, et porteur d'une immense pile d'assiettes que je posais tant bien que mal sur des dessertes plus hautes que moi. Il faut bien dire que, souvent, les assiettes n'avaient pas besoin d'être posées, mais balayées.

J'avais une veste blanche, un plastron, et un col dur à coins cassés ceint d'une cravate à système qui tombait parfois dans les potages. Cela n'était vraiment gênant que lorsque cet incident arrivait sous les yeux du client. Dans ce cas, il fallait aller lui chercher un autre potage. Dans le cas contraire, il me suffisait d'aller chercher une autre cravate. Mon plastron (qui était acheté d'occasion, comme toute ma garde-robe) appartenait au genre dit « sauteur ». C'était un simple couvre-poitrine amidonné, qu'une patte fatiguée retenait, par le bas, à un bouton de mon pantalon noir. Quand la patte était vraiment fatiguée d'être fatiguée, on entendait « cloc ! » et je finissais mon trajet dans la salle du restaurant, avec un plastron gentiment retroussé, qui volait devant ma poitrine au rythme de mes pas, et que mes bras encombrés ne pouvaient remettre en place.

C'était un émerveillement chez les dames qui me trouvaient de plus en plus attendrissant et qui me glissaient des billets de cent sous, sans doute pour m'acheter des plastrons neufs, idée qui, je l'avoue, ne m'est jamais venue à l'époque. Si je m'étais

tenu à ma place de petit commis-débarrasseur (de tables), peut-être les dégâts auraient-ils été limités. Mais, beaucoup moins timide que je ne le suis devenu, je croyais indispensable de faire montre d'une certaine urbanité à l'égard de mes clients. Peut-être dans le dessein de leur faire comprendre que je ne serais pas toujours garçon de salle, et que, même, j'allais d'un jour à l'autre devenir directeur d'un palace dans lequel je serais heureux de les accueillir. En attendant (et en l'absence éventuelle du maître d'hôtel), je les accueillais à leur table avec force ronds de jambes, et mille questions sur leurs vacances et l'état de leur santé.

La plupart du temps je recevais en retour des regards effarés qui signifiaient très clairement qu'à cette heure-là, et partout ailleurs, les enfants étaient au lit. Les gens étaient très disposés à me trouver mignon, mais seulement quand je cassais la vaisselle de l'hôtel. Quand je cassais leurs pieds à *eux*, c'était une toute autre affaire.

— Alors, mon colonel, ce foie ? disais-je au colonel, sur un ton que je jugeais suprêmement courtois.

— Est-ce que je vous demande, aboyait le colonel, l'heure qu'il est ?

Tout autre aurait disparu à l'office. Pas moi !

— Je vois que ça ne va pas beaucoup mieux, disais-je alors à la colonelle avec un clin d'œil spirituel. La colonelle faisait « Hum hum ! » et se plongeait dans la lecture du menu.

Empressé et prévenant, je le lui arrachais des mains et me penchais confidentiellement sur le colonel qui nouait sa serviette :

— Aujourd'hui, mon colonel, permettez-moi de vous recommander la volaille Princesse. C'est une poularde enrobée de crème, qui...

— F...-moi le camp ! criait, en salivant, le colonel qui était aux nouilles à l'eau depuis son retour des colonies.

Pendant ce temps-là, bien entendu, mon travail, mon *vrai* travail ne se faisait pas. La vaisselle sale s'accumulait sur ma desserte, et s'accumulaient aussi, dans le secret des cœurs hiérarchiques, des séries de coups de pied dans le derrière, qui ne perdaient rien pour être différés.

J'étais aimable et je cherchais à faire plaisir. Dans un grand hôtel de Royan, j'ai dessiné les trois flèches socialistes sur un plat de purée que je portais à Léon Blum. C'était fait artistiquement, du bout du doigt, pendant le trajet de la cuisine à la salle. Je posai le plat entre Léon Blum et M^{me} Blum, et me retirai en guettant du coin de l'œil leur réaction joyeuse.

Je ne sais pas exactement ce que j'imaginai. Peut-être Léon Blum grimpant sur sa chaise et criant : « Victoire ! le directeur est avec nous ! » Peut-être une larme d'émotion discrètement écrasée, peut-être la demande d'une feuille de papier pour envelopper et emmener intacte à Paris cette pièce historique. Il me fut infiniment cruel de constater que mes efforts artistiques n'eurent pas le succès escompté. Léon Blum ne vit rien, plongea la cuillère dans le plat et, ayant goûté, réclama le sel.

A cette époque, il fut un moment question d'avoir la clientèle de la comtesse de Paris. Je regrette qu'elle ne soit pas venue. Je lui aurais dessiné de splendides fleurs de lis sur ses purées. J'aimais beaucoup faire plaisir à mes clients, et je dessinais si bien les fleurs de lis !

J'eus tout aussi peu de succès avec la dame du 340 qui semblait tellement s'ennuyer.

J'étais, pour mes quinze ans, d'une candeur à couper au couteau. Cette aimable quadragénaire me semblait tellement esseulée que, mû par un très honorable sentiment de galanterie, je lui offris un soir de venir prendre un verre avec moi après le service du soir.

Elle me regarda, tout d'abord incrédule, puis rougit en allant s'imaginer je ne sais quoi. (Je sais quoi maintenant.)

— Mais vous n'y pensez pas ! s'écria-t-elle scandalisée, en voilà des manières !

Je crus qu'elle ne voulait pas être vue en ma compagnie.

— Eh bien, nous irons au cinéma, dis-je avec un sourire que je voulais fin, là... il fait sombre.

Seul le liftier, qui était sourd, n'entendit pas le bruit de la gifl

« ... *how perfectly scandalous !...* »

(WILLIAM SHAKESPEARE)

J'avais une veine insensée, et mon allure de chérubin domestique faisait le reste. J'aurais dû, bien sûr, être mille fois flanqué à la porte et ma personne spécialement mise à l'index par tous les directeurs du globe. Eh bien, non ! Je passais chaque fois au travers, quand je ne m'en tirais pas, par-dessus le marché, avec un pourboire.

Les choses n'ont vraiment failli se gâter que lorsque je plongeai la main dans le corsage de miss Poppinggate.

Miss Poppinggate m'avait, comme on dit, à la bonne. C'était une Anglaise très britannique, qui réussissait ce tour de force d'être anguleuse de partout, sauf de la poitrine. Vous me direz qu'il est difficile, même pour une Anglaise, d'avoir une poitrine anguleuse. On en a ou on n'en a pas. Miss Poppinggate en avait.

Elle m'aimait bien, parce que je parlais anglais et que son français était si teinté d'accent, qu'il suffisait qu'elle commandât une sole meunière, pour qu'on lui servit de la brandade de morue. Avec moi, elle n'avait pas de ces inconvénients, et particulièrement au moment du dessert où, quoi qu'elle demandât, je lui apportais de la marmelade d'oranges. Suprême gâterie qui dut lui laisser jusqu'à la fin de ses jours l'idée que, pour tout ce qui concernait les chatteries, les Français dépendaient vraiment beaucoup de la chère vieille Angleterre.

Miss Poppinggate, qui avait certainement tout ce qu'il fallait pour donner une jaunisse à un tigre, avait une peur bleue des papillons. Pas des *lovely* papillons de jour aux *wonderful* couleurs chatoyantes, mais des *dreadful* papillons de nuit, qui avaient du poil aux pattes, et qui venaient *outrageously* voleter autour d'elle quand elle dînait, le soir, sur la terrasse. Je les chassais chaque fois que mon service m'appelait dans les parages de sa table, mais je ne pouvais pas consacrer ma vie à jouer les ventilateurs, et, le reste du temps, j'étais au supplice de voir ma pauvre amie gâter tout le plaisir de son dîner, par des gesticulations de ses longs bras redoutables, qui la faisaient beaucoup ressem-

bler à un sémaphore de Sa Majesté, communiquant les résultats du derby d'Epsom à un équipage de la Home Fleet.

Un soir, comme j'étais non loin d'elle, je vis miss Poppinggate verdir. Un redoutable papillon, large comme une pièce de vingt sous, venait de se poser délicatement à mi-chemin de son menton et de sa vaste poitrine. A la base de son cou, pour être précis. L'ennemi étant dans les murs, miss Poppinggate ne bougea plus et, comme elle était anglaise, ne cria pas. Fascinée et prête à défaillir, elle leva les bras à angle droit, comme dans un *hold up* bien de chez nous, et se mit à loucher vers le bas, pour essayer de lire dans les yeux du papillon les funestes desseins qu'il mijotait sans doute.

Je m'avançai doucement et me permis de tendre deux doigts délicats vers les ailes de l'insecte. Celui-ci empli, j'aime à le croire, d'une juste frayeur, se laissa choir comme une pierre dans la ligne médiane qui séparait les deux avantages de ma cliente. Miss Poppinggate manqua mourir de frayeur, mais ne cria point car elle était anglaise. Le sauvetage dépassant, dès ce moment-là, les limites de ce que je pouvais me permettre, j'aurais dû, je le sais bien, me retirer rapidement et aller chercher du Fly-Tox. Mais la jeunesse est spontanée et, sans penser à mal je le jure, ma main suivit le papillon et fourragea (je crois que c'est le terme technique) dans les mamelles de l'Angleterre qui n'étaient pas, comme aurait pu le dire Sully, le commerce et l'industrie.

Comme elle était anglaise, miss Poppinggate cria. Cela fit, bien entendu, se retourner cent trois personnes, parmi lesquelles le maître d'hôtel qui ne fit qu'un bond. C'est-à-dire qu'il fit deux bonds. L'un en direction de moi, l'autre en direction du bureau directorial tandis que je gigotais comme un pantin au bout de son bras justicier.

Le directeur, mis au courant, me dédia quelques phrases brèves, parmi lesquelles je démêlai que j'étais mis à la porte sur l'heure. Je dis « je démêlai... » car à ce moment même, l'hôtel tout entier vibrait de clameurs rauques où revenait fréquemment le qualificatif de *libidinous* ! Je restai encore un petit quart d'heure dans le bureau directorial, le temps de m'entendre faire un petit cours à l'usage des jeunes dévoyés. Quand j'en franchis le seuil,

Jacques Faizant

Cet omnibus reprend trois ouvrages parus successivement chez Calmann-Lévy en 1956, 1957 et 1962. Caricaturiste de notre vie politique, Jacques Faizant croque quotidiennement à belles dents ceux qui nous gouvernent. Il fallait offrir de nouveau aux lecteurs ses romans où on le retrouve, observateur de la vie quotidienne, au cours des années 60, dans une France qui était celle d'Antoine Blondin.

Dessin de couverture
Olivier Raynaud



B 23965.9  5.92
ISBN 2.207 23965.9
169 FF TTC